

Du faux soi au vrai soi

Un passage obligé

● ● ● **Yvan Mudry**, Lausanne
Théologien, journaliste, traducteur¹

Dans la vie spirituelle, l'un est emmené par-ci, l'autre par-là. Mais tôt ou tard, chacun est contraint, plus ou moins violemment, de parcourir un même bout de sentier : celui où il faut renoncer à soi ou « se renier soi-même » (Mt 16, 24). Impossible de faire un détour, car le vieil homme doit céder la place à l'homme nouveau « qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son Créateur » (Col 3,10). Toute expérience spirituelle implique donc une métamorphose.

Pour qu'affleure le « bon fond qui cherche Dieu », il faut que dépérisse le « fond mauvais, faux, qui ne sait pas se soumettre et qui se cherche lui-même », dit « *je, moi, le mien*, ceci ou cela est à moi » et « n'a qu'un but : être grand dans l'estime de tous ». ² Quelle leçon, à l'heure où l'on exalte tant le moi ! Mais encore faut-il bien comprendre

que l'opération libère et ouvre littéralement la porte du Ciel, selon des témoignages tout à fait crédibles.

Le nombril du monde

Qui suis-je ? La question paraît banale mais elle est très difficile. ³ Les auteurs spirituels y répondent en analysant le rapport que la personne entretient avec elle-même, les autres et le monde. Ils découvrent ainsi qu'il existe une première manière d'être soi (la nôtre souvent) : se considérer comme quelqu'un d'important et s'attribuer les premiers rôles.

Logiquement, celui dont l'identité se définit ainsi tend à occuper un maximum de place, il cherche à en faire beaucoup et à posséder une quantité de choses - des biens matériels aux relations, de la célébrité au savoir. Se jugeant supérieur aux autres, il croit qu'il doit les éclairer et qu'il n'a pas besoin d'eux.

D'autres manières d'être assez différentes en apparence sont fondées sur le même type de rapport à soi. Ainsi celui qui, pour quelque raison que ce soit, ne veut pas perdre une minute de son temps est très attaché à lui-même. Et celui qu'aucun engagement ne sa-

spiritualité

Pour avoir pleinement sa place dans la société, il faut aujourd'hui réaliser des exploits qui attirent l'attention, en sachant s'adapter en permanence à un environnement devenu « liquide ». Impossible de réaliser une telle prouesse sans s'engager corps et âme. Mais un jour, pour certains, c'est l'effondrement ou la paralysie. Une voie peut s'ouvrir alors : celle de l'acceptation de l'échec et du renoncement à soi. Des attitudes qui sont au cœur de la vie spirituelle, affirment depuis toujours les guides les plus sûrs.

- 1 • Yvan Mudry est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, dont *Tant de présences*, Grand-Saconnex, Samizdat 2006, 80 p. (n.d.l.r.)
- 2 • **Jean Tauler**, *Le livre des Amis de Dieu ou Les institutions divines*, Paris, Arfuyen 2010, pp. 35, 38 et 48.
- 3 • Cf. par exemple les analyses de **Jean-Claude Kaufmann**, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin 2004, 352 p. ou de **Vincent de Gaulejac**, *Qui est « je » ?* Paris, Seuil 2009, 218 p.

spiritualité

tisfait, et celui qui ne se remet jamais d'un échec. Et celui qui vit dans la peur parce qu'il n'a confiance en rien ni personne ou qui refuse tout lien... Quelqu'un peut aussi se tenir à l'écart afin que la haute idée qu'il a de lui-même ne soit pas écornée. Ou se soucier des autres avant tout pour que ceux-ci aient une bonne opinion de lui. Chaque fois, le premier servi, c'est *moi, je*.

Les grands témoins de la vie spirituelle poursuivent l'analyse. Ils montrent que, contre toute attente, ce type de rapport à soi ne permet pas de fonder une identité stable. Pourquoi ? Parce que celui qui se croit important se trompe sur son compte : tout homme « est venu dans la vanité et s'en va dans les ténèbres » (Qo 6,4). Se prenant pour ce qu'il n'est pas, il s'engage dans des entreprises qui, même si elles aboutissent, ne lui permettent pas de naître à lui-même. A l'instar de tant de célébrités, il ne s'y retrouve pas dans sa vie, comme s'il avait conscience d'une imposture. Lorsqu'il dit *je*, il n'y a personne « derrière le pronom utilisé », commente un maître.⁴ Et c'est à cause de cette béance, de ce manque de fondement qu'il

en veut toujours plus ou... qu'il consomme autant. « La logique consumériste et accumulative » sert à anesthésier « les abîmes existentiels », explique un observateur avisé des mœurs ambiantes.⁵

Au fondement de soi

Parce qu'ils en ont fait l'expérience, les mystiques savent qu'il existe une autre manière d'être soi, exemplaire cette fois : être détaché de soi et respecter pleinement l'altérité des autres, du monde, de Dieu.

La personne consent alors à la réalité et fait toute la place à ce qui n'est pas elle. Elle s'accepte telle qu'elle est : un mystère pour soi, une question ou un problème, selon le mot sans cesse répété d'Augustin. Elle laisse toute liberté aux autres et ne se fabrique pas d'idole. La tradition la dit humble et obéissante. Elle « n'a pas le cœur fier, ni le regard hautain », elle ne prend pas « un chemin de grandeurs ni de prodiges qui la dépassent » (Ps 131,1). Acceptant d'avoir tort, d'être désapprouvée et blâmée, d'échouer même, elle dit : « Pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Mc 14,36).

Concrètement, elle reconnaît la souveraineté de l'événement comme de son quotidien, aussi routinier soit-il. Elle sait aussi se retirer, se délasser, s'abandonner au sommeil même, pour puiser dans « la réserve d'être »⁶ de la nuit. Se nourrissant du « sacrement du moment pré-



- 4 • **Thomas Merton**, *L'expérience intérieure*, Paris, Cerf 2010, p. 28.
- 5 • **Christian Arnsperger**, *Ethique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel*, Paris, Cerf 2009, p. 18.
- 6 • **Charles Péguy**, « Le porche du mystère de la deuxième vertu », in *Œuvres poétiques complètes*, Paris, La Pléiade 1975, p. 663.

sent », ⁷ elle s'y retrouve dans les expériences de vie les plus ordinaires, l'exercice d'une profession banale, une relation de couple, l'accomplissement des tâches domestiques, le vieillissement... Attachée à répondre aux plus petits appels qui lui sont adressés jour après jour, elle n'usurpe pas son identité. Elle se sait ainsi dépendante, donnée en permanence à elle-même, dotée d'un soi relationnel. Elle se définit donc par rapport à un autre, comme autrefois la « femme de ».

Maurice Zundel va plus loin encore et affirme que la personne n'existe vraiment « que dans cet échange où je est un autre ». ⁸ La voilà donc, l'ultime réponse à la question qui suis-je ? Un être dont le centre de gravité n'est pas en soi, mais ailleurs ? Un être qui n'a « d'ici que là-bas », qui n'est lui-même qu'en un autre que soi ?

« Je n'accède à moi qu'en ayant lieu là-bas - en l'occurrence en Dieu », commente un lecteur de saint Augustin, qui poursuit : « Tant que je reste en moi, je ne tiens pas, ni ne me retiens ; je ne cesse de vaciller que si je trouve un lieu hors de moi, en Dieu. (...) Je ne peux pas me poser en moi, ni en rien d'autre, si je ne me pose en Dieu. » ⁹ Concrètement, pas moyen d'être moi-même sans faire totalement confiance à un autre que moi, qui ressemble ainsi

au soi sans lequel je ne peux pas me tenir debout.

Si l'aboutissement de la vie spirituelle est l'union mystique, son grand chantier est l'acheminement vers le vrai soi. Il faut « sortir de soi-même », autrement dit de « sa basse manière d'entendre, et de sa faible façon d'aimer, de sa pauvre et courte manière de goûter Dieu », ¹⁰ explique l'éminent Jean de la Croix.

Sortir de soi-même

Est conduit vers le but celui qui « réussit à se quitter, à se renoncer et à sortir pleinement et parfaitement de lui-même », ou celui qui « a abandonné purement et simplement tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il sait. (...) Tout a été submergé, perdu, réduit à une sorte de non-mouvoir, non-vivre, non-valoir, non-pouvoir. » ¹¹ Il s'agit d'accepter une forme de mort, comme le grain de blé tombé en terre, car « qui aime sa vie la perd » (Jn 12,25). Autrement dit, ne pas se fermer à une expérience où parfois le corps est comme privé de mouvement, l'esprit incapable de ne plus rien penser, et où il n'y a semble-t-il plus d'avenir.

Comment s'opère ce passage ? Pour les uns peut-être, par une forme ou une autre d'ascèse. Un auteur spirituel s'adresse ainsi à son lecteur : tu peux « te libérer de ton moi de bon gré par la grâce » si « tu te considères réellement comme rien, en fait et en paroles, bien décidé en ton for intérieur à t'abandonner à Dieu de toutes tes forces ». ¹² L'oraison contemplative aussi transforme en profondeur la conscience de soi. Mais l'analyse ne s'arrête pas là. Si tu ne le fais pas, poursuit le moine, « tu seras livré à la correction jusqu'à ce que, contraint, tu te libères de ton moi

7 • *L'abandon à la divine providence*, Paris, Desclée de Brouwer 2005, p. 36.

8 • *Croyez-vous en l'homme ?* Paris, Cerf 2002, p. 45.

9 • **Jean-Luc Marion**, *Au lieu de soi. L'approche de saint Augustin*, Paris, P.U.F. 2008, pp. 330,331 et 353.

10 • « La nuit obscure », in *Œuvres complètes*, Paris, Desclée de Brouwer 1967, p. 428.

11 • **Jean Tauler**, op. cit., pp. 211 et 98-99.

12 • **Matta El-Maskine**, *L'expérience de Dieu dans la vie de prière*, Editions de Bellefontaine 1997, p. 150.

propre ». Autrement dit, la personne peut être éprouvée au point de se rompre. Combien de mystiques en ont fait l'expérience jusque dans leur chair, à commencer par l'auteur de *La nuit obscure* ! Au centre du parcours, il y a donc rupture de continuité. Celui qui chemine accepte d'être conduit, dans l'obscurité, en un lieu où, n'ayant plus de repères, il ne sait pas ce qu'il doit faire ni croire. Ainsi, à un certain point du parcours, « l'objet de sa volonté, c'est en quelque sorte le néant car, dans ce *Nunc*, dans cet instant indivisible, il ne connaît pas la pure volonté de Dieu et il a déposé sa propre volonté ».¹³ Plus tard, il s'avérera que la marche se poursuivait, et qu'il existe donc bien un cheminement « à travers soi-même qui permet d'émerger en ce lieu le plus profond de son être où Dieu même se trouve ».¹⁴

Le jardin des délices

Si le passage vers le vrai soi s'effectue le plus souvent dans la douleur, il conduit à un jardin des délices où se trouvent, pour reprendre l'image d'un grand mystique jésuite, « des fontaines très agréables, de belles prairies, de beaux ruisseaux, des terres abondantes en toutes sortes de bons fruits, des fleurs très belles à voir, des perles précieuses sans nombre ».¹⁵ « Il y a une saveur toute particulière et une récompense précieuse dans l'abnégation de la volonté propre : c'est vraiment le *centuple* de tout ce que nous aurions senti dans la consolation sensible, en gardant notre volonté »,¹⁶ affirme aussi Tauler, l'un de nos guides, alors qu'un autre, Thomas Merton, parle d'une « redécouverte du paradis intérieur à notre esprit par l'oubli de nous-mêmes ».¹⁷

Se retrouvant en ce « fond » où il est donné à lui-même, l'orant l'éprouve parfois dans sa chair même : à s'abandonner, quelle impression de bien-être il éprouve ! Réduite cette tension de la volonté liée à un besoin compulsif d'agir, de s'affirmer et d'être reconnu. Fini ce perfectionnisme épuisant qui fait de nous des esclaves. Plus de panique devant son vide, son inutilité même. Et en même temps, le sentiment d'être à niveau au-dedans et au-dehors, d'où la capacité de nouer des liens et de s'engager comme jamais, mais aussi de se délecter de la beauté du monde, de « jouir et goûter de toutes les choses d'en haut et d'ici-bas, étant en tout avec une générale liberté d'esprit ».¹⁸ Et cet élan d'amour qui soulève le cœur...

« Dégagé, mis au large » (Ps 18,20), celui qui a passé par la nuit du renoncement se reconnaît aux fruits de l'Esprit, « charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (Ga 5,22). En même temps, quel dynamisme et quelle ferveur l'anime comme en témoigne l'apôtre : « Oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et je cours vers le but » (Ph 3,13-14).

Y. M.

13 • Jean Tauler, op. cit., p. 246.

14 • Antoine Bloom, *L'école de la prière*, Paris, Seuil 1972, p. 66.

15 • Jean-Joseph Surin, *Questions sur l'amour de Dieu*, Paris, Desclée de Brouwer 2008, pp. 135-136.

16 • Op. cit., p. 149.

17 • Op. cit., p. 81.

18 • Jean de la Croix, op. cit., p. 442.